

tains actes et non pas à tous, à ceux qu'il nous importait de connaître et de diriger, et non à ceux que, pour notre salut, il importait au contraire de soustraire à tous les égarements, à toutes les distractions de notre volonté. Donc quoique la conscience pénètre jusqu'à notre essence même, ce n'est pas à dire qu'elle illumine de sa lumière tout ce qui émane de cette source constante et inépuisable d'actes innombrables.

Ainsi l'âme est le sujet du moi, mais n'est pas identique avec le moi ; le moi suppose l'âme, mais l'âme ne suppose pas nécessairement le moi, elle est quand il n'est pas encore, elle est encore quand il n'est plus.

Nous croyons donc avoir montré que, même en supposant une ignorance absolue de l'âme à l'égard des phénomènes de la vie et une ligne infranchissable de démarcation entre les modes conscients de la pensée et les modes inconscients de la vie, l'avantage demeure tout entier du côté des présomptions en faveur de l'unité de la cause humaine.

Mais à cette première démonstration nous croyons pouvoir en ajouter une seconde, tirée de l'observation psychologique. Faisant appel à un examen plus approfondi de ce qui se passe au dedans de nous, nous attaquerons de deux manières la supposition de cette ignorance absolue, indirectement par les perceptions insensibles, pour parler la langue de Leibniz, et directement par le témoignage de la conscience, où nous ne croyons pas qu'il soit impossible de découvrir quelques traces de la production des phénomènes de la vie.

Quelle étrange témérité d'affirmer qu'il n'y a rien dans notre âme que ce dont nous avons clairement la conscience, quand il ne nous est pas permis de douter qu'à chaque instant s'écoulent au dedans de nous une foule de phénomènes qui ne laissent après eux aucun vestige !